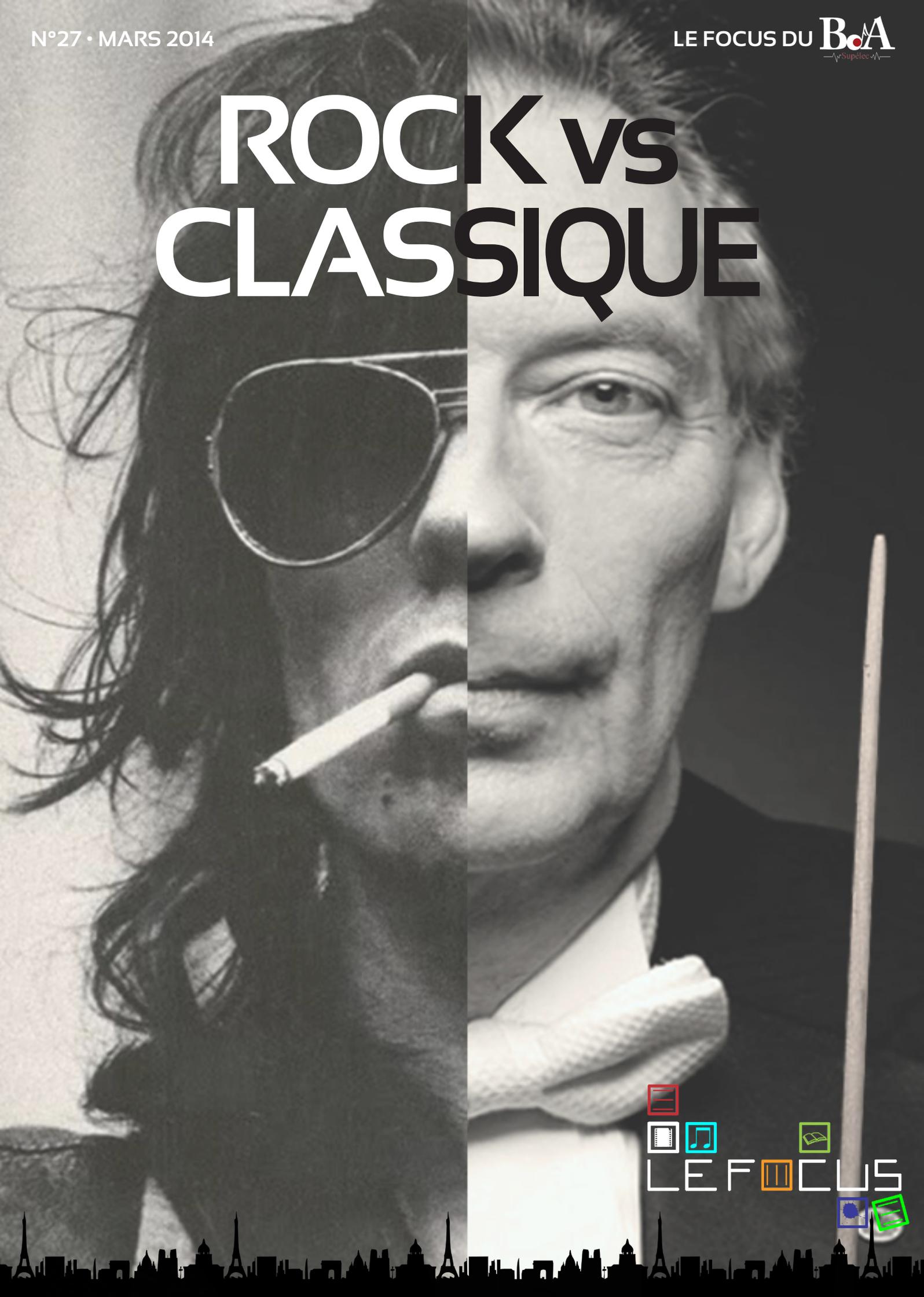


ROCK vs CLASSIQUE



Tu me fais l'honneur de me demander encore une fois une contribution. Je t'avoue que je suis un peu ennuyé pour te répondre. Parce que, franchement, "Rock vs Classique", c'est bien vague comme thème. J'arrive à peu près à entrevoir ce que recouvre l'appellation "rock". Et encore, depuis 60 ans que le genre existe, il a eu le temps de se subdiviser en on ne sait combien de périodes et de sous-genres. Mais "classique" ? Qu'est-ce que cela recouvre ? Il y a quelques décennies, quand on n'avait pas encore peur du ridicule, on osait même parler de "Grande Musique" ou de "Musique Savante" (avec des majuscules dévotieuses), qu'on opposait à la musique "traditionnelle" et à la musique "populaire" (avec des minuscules dépréciatives), dans laquelle le rock occupait évidemment une place de choix.

Il faudrait être musicologue ou au moins avoir des connaissances que je n'ai pas pour proposer des critères valables d'identification, et je ne me sens pas trop de pomper Wikipedia ... Je t'avoue que je me bats un peu les flancs. Cela dit, si tu tiens absolument à ce que j'alimente coûte que coûte cette chronique, ce que je peux faire, c'est de profiter de mon statut de sexagénaire pour évoquer très humblement, à travers mes souvenirs perso, l'irruption du rock dans la France petite-bourgeoise de la toute fin des années cinquante, ou au tout début des années soixante. Mais justement, celui qui t'écrit n'était même pas aux premières loges, à la fois du fait de son âge, encore bien tendrelet, et parce qu'il n'appartenait pas au milieu socio-culturel qui lui aurait permis de découvrir, dans le sillage des Amerloques, les pionniers du genre, Chuck Berry, Bill Haley et autres Elvis. Il n'était alors qu'un gamin de huit-dix ans dont les parents, gens assez cultivés par ailleurs mais fort béotiens en musique, ne pouvaient proposer à leurs enfants qu'une espèce de minimum syndical en matière de connaissances et d'expériences musicales, un répertoire très chic fortement marqué par de solides préjugés socio-culturels, un portefeuille restreint de petits épargnants parcimonieux et timorés, ne comportant que des valeurs "sûres" : la Pastorale de Beethoven, l'Inachevée de Schubert, le Shéhérazade de Rimsky-Korsakof, les Concertos Brandebourgeois de Bach, je te laisse deviner le reste...

Et le rock, dans tout ça ? J'y arrive. Les goûts très convenus et corsetés de ses géniteurs ont eu au moins le mérite d'épargner au bambin l'indigence consternante de la vague yé-yé française (point de vue tout à fait personnel, bien sûr). La curiosité et le goût de l'interdit d'un frère aîné qui introduisait quasiment en fraude sous le toit familial des 45 tours sulfureux lui ont fait découvrir Gene Vincent, Eddie Cochran, Fats Domino et, surtout, un peu plus tard, les Shavdows, pour lesquels il garde une tendresse inentamée. Cher Focus, je vais certainement t'apparaître encore plus vieux crouton que je ne suis, si c'est possible, mais, avec ses vingt ans (ou à peine plus), ta génération (en fait celle de tes rédacteurs), inondée et même saturée de musique à tous moments par la grâce d'internet, de youtube, du streaming, du MP3, etc., doit faire un sacré effort d'imagination pour se représenter la France de 1960, où la seule musique disponible autrement qu'en live était celle des disques, pas donnés, ou de la radio, qui considèrait avec tant de méfiance cette "musique de sauvages" qu'elle n'en diffusait que parcimonieusement. Tu connais certainement, mais sinon je te recommande l'excellent et dro-lissime film Good Morning England.

Après, bien sûr, la résistance parentale s'est émoussée : c'est ainsi qu'ont pu pénétrer dans la brèche les Beatles, les Stones, les Who, les Animals, les Them (Qui connaît encore ? Mais c'était pas mal ...), les Beach Boys, etc. Parallèlement, les goûts du chroniqueur, parce qu'il commençait à se bâtir son panthéon musical personnel, l'ont plutôt orienté vers la musique "classique" – la revoilà – ou vers la chanson française dite "à texte" (déjà cuistre ...) et, au cours des années 70, 80, 90, il n'a suivi que de loin et souvent avec retard, mais toujours avec sympathie, l'évolution et la diversification de la galaxie rock : Elton John, Dire Straits, Supertramp. Tu vois que j'aggrave mon cas, car même en essayant de ne pas t'apparaître trop ringard, je te sors des références qui doivent te faire sourire, tant elles sont déjà datées. Mais c'est peut-être aussi parce que le rock a maintenant ses classiques comme la musique baptisée abusivement du même nom.

En tout état de cause, le mérite de notre époque moderne est d'avoir rendu plus perméables les barrières élitistes que des mélomanes psychorigides dressaient entre la musique distinguée, réservée aux personnes de qualité, et la musique vulgaire, à l'usage du populo. L'émotion qu'on éprouve à l'audition de la Follia de Corelli serait-elle d'une essence supérieure au pied qu'on prend à écouter Sultans of Swing, avec l'époustouflant Mark Knopfler ? L'essentiel, c'est de vibrer et il faut plaindre très sincèrement les gens – il y en a – pour qui la musique n'est pas une source privilégiée de bonheur. Pour terminer sur une note bien pédante et prétentieuse bien dans le style du chroniqueur, citons Nietzsche : "Ohne Musik wäre das Leben ein Irrtum" (Sans musique, la vie serait une erreur).



Bien à toi
H.L

LES PETITES HISTOIRES DERRIÈRE LES GRANDS NOMS

Il est de bon ton de considérer que chaque grand nom du rock cache une vie indécemment tumultueuse. Avez-vous entendu parler du club des 27 ? Il est formé de ces nombreux artistes qui, à l'instar de Jimi Hendrix, Janis Joplin ou Kurt Cobain, sont morts à 27 ans d'overdose, suicide ou abus d'alcool.

Au contraire, il est de notoriété publique que tous les compositeurs classiques sont des génies et des polars dont les œuvres ne sont destinées qu'aux grandes salles de concert et au beau monde. Ainsi, un des épisodes les plus connus de la vie de Mozart est sa retranscription de mémoire, alors qu'il n'avait que 14 ans, de la partition du chant catholique le Miserere D'Allegri. Notons qu'à l'époque le manuscrit était jalousement gardé par le Vatican, tout contrevenant risquant l'excommunication.

Mais les préjugés peuvent être trompeurs (ou non), et voici quelques anecdotes pour vous permettre d'en savoir plus sur ces grands noms de la musique...



Beethoven au service de la Résistance

Pendant la seconde Guerre Mondiale, les premières notes de la 9ème symphonie de Beethoven ouvraient nombre d'émissions de la BBC. En effet le thème de cette symphonie est composé de 4 notes (3 courtes et une longue) qui en morse correspondent à V, comme victoire.

La chanson française la plus vendue au monde ?

Elle a placé son chanteur bien devant des groupes rock comme AC /DC ou les Rolling Stones : le plus grand triomphe français date de 1946 et se nomme « Père Noël » (Tino Rossi).

Le ridicule ne tue pas...

Le compositeur et violoniste français Lully (XVIIème) est mort suite à un accès de colère. Lors d'une répétition du Te Deum, joué pour la guérison du roi, Lully s'emporta contre ses musiciens et se frappa un orteil avec son bâton de direction. Il mourut peu après de gangrène.

Le ridicule ne tue pas...

Amour dévoué

Si vous vous êtes déjà interrogé sur le sens des choix musicaux dans la chanson « Delilah » de Queen, voici une explication. Freddie Mercury était un amoureux des chats et en possédait une dizaine. Cette chanson est dédiée à l'un de ses chats, d'où les accords de guitare et le chant des chœurs reproduisant des miaulements...

Du bien fondé de jouer du classique dans le métro

Le violoniste Joshua Bell (un des plus grands musiciens classiques au monde) s'est produit dans une station de Washington. Après avoir joué des morceaux difficiles pendant 45 min sur un instrument inestimable (Stradivarius 1715), il a récolté 32\$, dont 20\$ de quelqu'un qui l'avait reconnu...

Trio déroutant

Le duo d'auteurs formé par Freddie Mercury et Michael Jackson s'est dissous à la demande du chanteur de Queen, qui ne supportait plus la présence permanente dans le studio du... lama de Michael Jackson.

Ultime œuvre

La dernière œuvre et une des plus connues de Mozart, le Requiem, est aussi celle qu'il n'a pu achever avant sa mort. Elle a été terminée, dans une proportion inconnue, par un de ses élèves.

C'est d'ailleurs cette œuvre qui est diffusée par Voyager, la sonde envoyée par la NASA au centre de la galaxie pour y trouver d'autres formes de vie.

Le record de guitares cassées sur scène ?

Matt Bellamy, le chanteur/guitariste de Muse, est le tenant du titre devant Jimi Hendrix ou Kurt Cobain, avec 140 guitares en morceaux et plus d'une centaine lancées dans le public lors de l'Absolution Tour.

Jusqu'à la perfection

Le compositeur et pianiste Robert Schumann, désireux d'améliorer sa dextérité, décida d'utiliser un appareil bloquant un de ses doigts. Résultat : les tendons de sa main furent paralysés, ce qui sonna la fin de sa carrière de pianiste et le début de sa dépression.

Inspiration parisienne

C'est à Paris que l'on doit Roxanne de the Police ou cette histoire d'amour imaginée entre le chanteur et une prostituée. En effet, Sting séjournait à ce moment dans un hôtel de Pigalle et aurait aperçu de sa fenêtre l'affiche de la pièce de théâtre *Cyrano* de Bergerac. On rappelle que l'intrigue de la pièce est l'amour secret de Cyrano pour sa cousine Roxanne.

Celle dont on ne doit pas prononcer le nom

Si une malédiction touche les artistes de 27 ans, une autre plus ancienne s'attaque aux compositeurs : celle de la neuvième symphonie. La composition de cette œuvre avait en effet amené la mort à Beethoven, et ce ne devait pas être le dernier. Malgré sa tentative de conjurer le sort en changeant le nom de sa symphonie, Mahler succomba à cette malédiction, tout comme par exemple Schubert et Bruckner.

Mais il ne faut pas penser que ce genre d'histoires plus ou moins étranges ne concerne que les domaines du rock ou du classique. En élargissant notre horizon à la musique en général, nous pourrions nous demander, et je suis sûre que vous vous êtes déjà posé la question, quelle est l'origine du terme « tube », utilisé jadis pour désigner une chanson à succès. C'est une trouvaille de l'écrivain Boris Vian, qui estimait que l'expression de l'époque était disgracieuse et peu élégante. En 1957, un hit était en effet appelé... un saucisson ! Le pourquoi de cette appellation restera cependant un mystère insoluble...

MARION

LE CLASSIQUE, MEILLEUR QUE LE LE ROCK ?

Sur un thème comme celui-ci, je ne pouvais pas ne pas écrire. De surcroît, il y a une question que j'ai toujours voulu évoquer dans ces lignes. C'est une question quelque peu épineuse, mais pertinente, puisqu'elle est traitée de la relation qui peut s'instaurer entre un amateur de la Grande Musique, avec très grand M, et un rokeur de garage. La grande question par laquelle le débat arrive souvent entre ces deux genres de personnes : la musique classique vaut-elle plus que le rock ? Et réciproquement, le rock a-t-il finalement plus de prestance et de droit d'être que la musique classique ? En quelques mots, l'une des deux vaut-elle mieux que l'autre ?

Si je réserverais mon opinion, même si certains savent sûrement de quel côté je penche, j'aime-

rais plutôt soulever un problème apporté par cette question. Un amateur de classique, tout aussi éclairé et passionné soit-il, a-t-il le droit de juger un amateur de rock ? Au-delà du fait qu'un classicien, si je puis dire, se targuera toujours d'être une personne plus raffinée et plus compétente en matière de musique, et que la société artistique en générale lui donnera raison, la question fondamentale est de savoir si chaque style peut porter un jugement de valeur sur l'autre.

La musique existe depuis des millénaires parmi les humains, mais il faut attendre très tard, il y a à peine quatre cent ans, pour que des œuvres considérées aujourd'hui comme des chefs d'œuvres apparaissent. Si de très vieilles chansons perdurent dans notre culture, aucune n'aura

le renom d'une Sonate au clair de Lune ou d'un Atys. Ce faisant, la musique classique au sens courant du terme, c'est-à-dire tous ces compositeurs que l'on enseigne aujourd'hui à l'école, les maîtres du classicisme viennois en premier lieu, est le premier style de musique à atteindre la postérité, la légende. Même si l'on manque de recul par rapport au rock, qui peut véritablement penser que ce genre restera dans les mémoires pendant presque la moitié d'un millénaire, si ce n'est plus ?

On peut ajouter que la musique classique est la seule qui ait atteint ce degré de complexité. Qui peut se targuer d'égaliser le contrepoint de Bach ? La vivacité de Paganini ? Le génie créatif de Lully ? Le bizarre d'un Satie ? Jamais un rockeur, même si l'on prend les compositions les plus torturées, les plus complexes, les plus fouillées, n'aura atteint ce degré de recherche et de savoir-faire.

Avant de sauter à la conclusion en disant que le classique peut juger tout le monde parce qu'il vaut mieux que tout le monde, il convient de se remettre en mémoire la naissance du rock. Né dans les années 50 de la décadence du Rock n'roll, lui-même descendant du rythm n' blues et de la country, le rock s'inscrit dans une coupure. Il rompt avec la musique classique, du moins il s'inscrit dans la continuité de la rupture initiée par le jazz et affiliés. Pour résumer, évidemment. On voit ici se profiler le premier problème de comparaison classique-rock. Comment peut-on comparer deux entités nées pour être opposées ? Sont-elles bornées à dire du mal de l'une quand on est fan de l'autre ? Les deux musiques s'inscrivent pourtant sur un socle commun, la gamme tonale (exception faite de la musique atonale, cela va sans dire), amenant nécessairement à discussion.

Plutôt que de s'épancher encore et encore, il vaut mieux avancer le véritable argument qui devrait être pris en compte à chaque tentative de comparaison de ces musiques : leur différence d'objectif. Le rock n'a pas d'objectif en soi, chaque groupe se crée le sien, chaque époque affecte à la musique ce dont elle a besoin. Woodstock avait besoin de pacifisme, les No Future avaient besoin de noirceur et de pessimisme, de remise en question, les années 2010 ont besoin de sous... Bref, le rock est évolutif, porteur de nombreux messages, parfois très puissants, accomplissant de grandes choses. La musique classique est sa propre fin

en soi. Rappelez-vous vos cours de philo, vous comprendrez ce que je veux dire par là. John Cage n'a pas composé 4'33" par provocation, il l'a fait pour la musique elle-même. C'est à cause de cela que les rockeurs et les classicistes ne se comprennent pas. Les derniers ont besoin de complexité, de recherche, de génie, de recherche de beauté par la beauté, alors que les premiers recherchent les sentiments purs à l'origine même de la composition rock. Le rockeur talentueux est celui qui prend aux tripes. Loin de moi l'idée de dire que le classique ne distribue pas pléthores de sentiments, il suffit d'écouter des sonates de Bach pour violon seul pour dire l'inverse. Mais la finalité, et le moyen d'y arriver, sont autres. Si l'auditeur est pris dans un tourment de sentiments, il ne fait que suivre la musique. Jamais une musique classique très douce ne vous donnera une impression de violence comme une ballade rock peut le faire. De puissance, peut-être, mais cela manquera de tranchant.

Pour résumer, parce qu'il faut bien penser à conclure avant d'atteindre une taille d'article impossible à imprimer au CRI, le débat entre classique et rock n'est pas prêts de s'éteindre, évidemment, mais c'est en fin de compte un faux débat. D'une part parce qu'on peut tout à fait être un grand amateur des deux, mais surtout parce que ces deux styles, très généraux soit dit en passant, beaucoup trop pour réellement appliquer cette conclusion à l'ensemble des genres, diffèrent totalement dans leurs intentions, du moins dans leur manière d'arriver à la même fin, arracher des larmes à un auditeur ayant trouvé le sentiment qu'il voulait voir exprimé. Tout se résume à une capacité à ressentir la transmission d'émotions. Si les maîtres du classique ont acquis une maîtrise leur permettant d'exprimer une palette de sentiments énorme, ils n'auront pas la facilité et la simplicité des rockeurs. Et chaque personne peut comprendre soit l'une des méthodes, soit les deux, d'où la naissance du débat, qui ne sera résolu que lorsque les gens accepteront qu'ils sont différents les uns des autres, pas supérieurs.

TMOON

CLASSIQUE ET ROCK, UNE HISTOIRE DE REINES

Incontestablement, les femmes sont des sources d'inspiration inépuisable pour tout artiste et pour les musiciens en particulier. Ainsi, le classique et le rock n'échappent pas à cette règle. Retraçons un bref historique (anachronique et non exhaustif) de l'amour liant la musique à la plus grande des femmes, la Reine.

Tout a commencé à Stonehedge où les Queens of the Stone Age ont déployé leurs rythmes répétitifs et lourds. De l'âge de pierre à aujourd'hui, la formation fait preuve d'une longévité extraordinaire puisqu'elle se produira à Rock en Seine cet été (22-23-24 août 2014).

C'est ensuite à la Renaissance que les compositeurs font preuve de virtuosité en composant des airs intemporels tels que l'Air de la Reine de la nuit dans l'opéra de Mozart La Flûte enchantée ou encore l'Arrivée de la reine de Saba de Handel. Des airs inspirés par des reines, devenus aussi illustres que celles-ci.

S'il est une reine qui fut une source d'inspiration inépuisable et dont la vie a inspiré des œuvres rock, c'est bien Marie-Antoinette dont la plus récente biographie cinématographique, réalisée par Sofia Coppola donne à la reine de France un visage rock, mêlant la musique de The Strokes et The Cure au classicisme de l'époque. Marie-Antoinette fut également une source rock pour le morceau Killer Queen.

Le XXème siècle a encore été l'occasion de mélanger les styles, comme le fait le groupe britannique Queen dans Bohemian Rhapsody, mêlant les chants lyriques à des couplets plus rock, représentant ainsi le style Opéra Rock, hommage aussi bien à la Commedia dell'arte, qu'au théâtre et à la musique classique. Prouvant ainsi que rock et classique ne sont pas nécessairement ennemis.

Si les femmes sont souvent des sources d'inspiration privilégiées pour les musiciens, faisant d'elles des Reines, la musique peut également être

l'occasion de les mettre en garde. Ainsi Bob Dylan dans Queen Jane Approximately, exhorte la femme à sortir de ce monde et de ses relations superficielles et l'invite à vivre des expériences authentiques. La musique est donc également un guide, royal.

Dans un autre registre et un autre style d'hommage, les punks de The Sex Pistols, sortent en 1977 le sulfureux God Save The Queen, assimilant le régime monarchique britannique à un régime fasciste et clamant que le peuple anglais n'a pas de futur : « no future ».

Dans une optique toujours plus rock et érotique, le Rocket Queen des Guns N'Roses' (Appetite For Destruction, 1987) raconte sur un note aussi sexuelle que amicale l'inspiration qu'une femme peut procurer.



Le XXIème siècle n'échappe pas au pouvoir des reines. Ainsi, dans une catégorie que l'on pourrait qualifier d'inclassable, on retrouve aussi bien, un essai de conciliation entre le rock et Mozart dans Mozart, l'Opéra Rock, dans lequel le jeune Mo-

zart est baladé de cour en cour. Oeuvre dont chacun est libre de se faire sa propre idée.

Enfin, si on va chercher très très loin (beaucoup trop), on remarquera le personnage de Quinn Fabray dans la série musicale américaine Glee, jeune femme à la voix douce, dont la vie passe de reine du lycée à junkie des toilettes du lycée après être devenu une mère adolescente... Rock & Roll !

En bref, si il faut retenir une chose de la musique c'est qu'elle fait de chaque femme une reine en sachant saisir en chacune d'elle ce qui la rend si particulière. La musique est le langage du cœur, un cœur comblé, blessé, écorché, parfois brisé mais qui tend à travers chaque mélodie à combler sa peine.

Et maintenant, comme le dirait Archive, Goodbye !

GEOFFROY

L'ÉVOLUTION DE LA MUSIQUE IL FAUT SAUVER LE CLASSIQUE !

La musique dite « classique » est la mère de toutes les autres musiques, mais s'il en reste des traces dans la musique moderne, la conception même de la musique, quant à elle, a radicalement changé.

Aujourd'hui, la musique est omniprésente et accessible à tout moment : Internet, les smartphones, les casques et les écouteurs sont autant de moyens qui rendent cela possible. Plus encore, on retrouve la musique dans les films, les pubs, et dans bien d'autres domaines où la musique n'est que secondaire. C'est le point que je veux souligner : la musique n'a jamais été aussi présente, mais elle n'est plus vraiment écoutée. Il y a la musique pour danser, la musique pour se détendre, la musique dans le métro, mais dans tous les cas c'est une toile de fond, un catalyseur du temps ou d'une autre activité. Certes il y en a encore qui écoutent la musique pour elle-même, en tant qu'activité propre, mais le fait est que la majorité des gens font presque systématiquement autre chose en écoutant de la musique.



C'est que la conception de la musique a changé. Aujourd'hui, la musique s'inscrit dans un mouvement de mode et de consommation : on télécharge à outrance les derniers « hits » dont le succès ne dépend que de la commercialisation qui y est associée. Je ne dis pas que ces morceaux sont composés dans un but purement lucratif, mais que la manière dont ils sont présentés ne s'intéresse pas tant à la musique même qu'au commerce. Le clip vidéo en est peut-être l'aspect

le plus frappant : quel besoin d'associer une vidéo à une œuvre finie si ce n'est pour augmenter sa visibilité et tenter de buzzer (les exemples concrets comme « Gangnam Style » ou « What does the fox say », pour ne citer qu'eux, sont abondants). Dans la même idée, on peut constater que chez les artistes les plus connus et écoutés, tous sont extravagants dans leur style, du moins vestimentaire. Encore une fois, c'est pour créer un effet de mode et pour accroître par des biais non musicaux leur notoriété. C'est un véritable showbusiness - avec toutes les déviations que cela peut entraîner - qui se détourne en grande partie de l'essence de la musique. Et cela semble fonctionner, puisque l'on peut entendre des gens critiquer leurs pairs en leur faisant remarquer qu'ils écoutent de la musique de 2011, qui n'est donc « largement plus d'actualité ».

J'en viens à la musique classique. Il me semble que ce n'est pas un hasard si aujourd'hui la majorité des artistes, même les plus connus, sont oubliés en une décennie au maximum (pour reprendre le même exemple, PSY a touché le milliard de vues sur YouTube avec « Gangnam Style », mais sera probablement oublié dans cinq ans), tandis que des noms comme Mozart ou Beethoven inspirent encore toute une population après plusieurs siècles.

Ce n'est pas qu'il y avait un âge d'or avec des génies qui n'auraient pas leur pareil aujourd'hui, ce serait absurde, mais c'est que la musique classique s'intéresse à la musique pour elle-même et pas à autre chose. Cela ne veut pas dire non plus que, sous prétexte qu'une œuvre a été composée au 18^e siècle, elle est nécessairement plus riche qu'une œuvre moderne, mais que la conception dans laquelle évoluait la musique à cette époque était plus philosophique, plus proche de l'art dans son essence.

Déjà d'un point de vue purement technique, le travail de fond sur le classique est gigantesque et approfondi, à tel point que les grands compositeurs lisaient et écrivaient la musique comme du texte, et pouvaient composer une symphonie sans aucun instrument à leur portée, avec seulement un papier et un crayon. Cela peut paraître étonnant, mais c'est avec cette capacité que Bee-

thoven, atteint très tôt d'une surdité totale, a pu néanmoins écrire certaines de ses plus grandes œuvres comme la neuvième symphonie. De même, s'il avait eu besoin de chaque instrument pour ses compositions, Mozart, mort à 35 ans, n'aurait pas pu composer 41 symphonies, 20 opéras, et ses centaines d'autres œuvres. D'autant plus que tous ces morceaux ont une structure et une harmonie complexe, avec des schémas, des thèmes et des variations qui changent souvent, tandis que la grande majorité des morceaux d'aujourd'hui sont constitués seulement de quatre accords qui forment toujours le même schéma : couplet - couplet – refrain – couplet – refrain – solo/partie instrumentale – refrain – refrain.

Il n'y a plus aujourd'hui de ces œuvres grandioses et spirituelles, seulement des morceaux de quelques minutes qui font transparaître un type d'émotion bien particulier sans faire apparaître toute la palette de nuances disponibles. Et à cause de l'évolution de la conception de la

musique, et du manque de capacité à réellement écouter qui en découle, de grandes œuvres sont parfois délaissées, parce que ce n'est plus une chose commune que de consacrer toute son attention et sa réflexion à une œuvre musicale, de tenter de contempler toute l'étendue artistique sous-jacente, d'en percevoir tous les messages universels, en somme, d'écouter réellement.

Il faut donc oser découvrir le classique, faire l'expérience! Ecoutez le requiem de Mozart, chez vous ou en concert, mais dans tous les cas fermez les yeux et consacrez-y toute votre attention. Plongez-vous pleinement dedans, vous n'en sortirez pas inchangés...

ANTOINE

DE LISTZ À HENDRIX, QUAND LE GÉNIE SE MET AU SERVICE DE LA MUSIQUE

Qui peut mieux définir la musique que ceux qui la créent et la font vivre ? Je ne parle pas de n'importe quels musiciens, mais plutôt de ceux qui, au cours d'une vie, la réinventent et influencent les générations d'après. Techniciens hors pair, explorateurs de nouvelles sonorités, ils ont existé à chaque époque et ont permis d'aboutir à la musique d'aujourd'hui. Arrêtons-nous sur deux musiciens radicalement différents qui ont marqué à leur façon la musique classique pour le premier et le rock pour le second : Franz Liszt et Jimi Hendrix.

Une rapide présentation de ses deux hommes s'impose : honneur aux anciens. Franz Liszt est né en Autriche en 1811 au siècle du romantisme. Compositeur de grand talent, il composera près de 350 œuvres originales dont ses Rhapsodies hongroises ou sa sonate en si mineur. Il n'aura également cessé de jouer et de diriger les œuvres de ses contemporains : Wagner qu'il contribuera à rendre célèbre, Berlioz, Schumann ou encore Chopin un de ses grands amis. Il fournira également un grand travail pour transcrire de nombreuses œuvres du répertoire classique et permettre leur diffusion à l'échelle internationale.

Près de 150 ans plus tard, né James Marshall Hendrix en 1952 aux Etats-Unis. Guitariste de blues et de rock, il fondera le groupe The Jimi Hendrix Experience. Au cours d'une carrière de seulement quatre ans, Jimi Hendrix sortira avec son groupe près de 3 albums studios comportant des succès internationaux comme Purple Haze ou sa reprise de Hey Joe. Le groupe participe également à de nombreux festivals comme celui de Monterey qui permettra à Hendrix de gagner le titre de super star aux USA au cours du fameux show où il brûlera sa guitare.

Revenons maintenant plus en détails sur Liszt. Sûrement le moins connu des deux aujourd'hui, son importance n'en est pourtant pas moindre. Il est celui qui a fait passer la musique classique dans l'ère moderne. Il est considéré comme le meilleur pianiste de son temps, de telle sorte que certains de ses morceaux sont parmi les plus durs à jouer comme La Campanella. Cette technique extrême lui a permis de réaliser un de ses souhaits les plus chers : « Ma seule ambition de musicien était et serait de lancer mon javelot dans les espaces indéfinis de l'avenir... (Liszt) ». Egalement porté par la naissance du piano moderne, Liszt va explorer et expérimen-

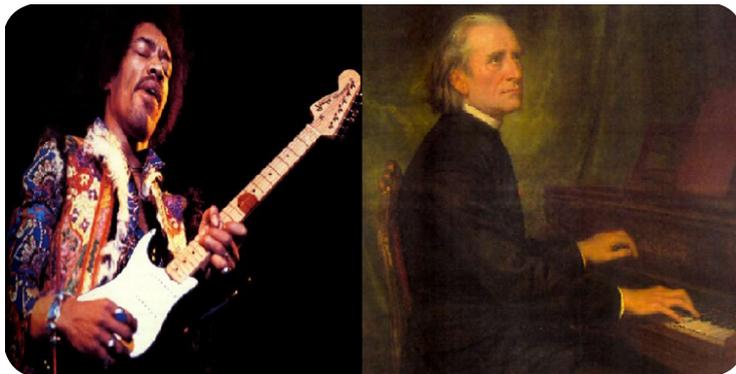
ter de nouvelles techniques comprises dans ses Douze études d'exécution transcendante. C'est également lui avec Chopin qui commencera à exploiter l'ensemble des capacités du piano à la base de l'impressionnisme musical. Liszt a aussi eu un impact quant à la promotion de son art selon les rouages modernes. Précurseur du récital, c'est également une des premières vedettes internationales, acclamé partout où il joue.

Autre virtuose, autre époque, autre instrument. Elu meilleur guitariste de tous les temps par le journal Rolling Stones, Hendrix a révolutionné la guitare électrique en quelques années. Gaucher, il se fait remarquer en jouant avec une guitare de droitier dont il fait changer les cordes. Jimi expérimente, touche à tout et donne ses lettres de noblesse à la guitare : son traitement du son est novateur. Il use et abuse des effets d'amplifications et explore toutes les possibilités liées aux pédales wah-wah et fuzz ainsi qu'au vibrato. C'est également un pionnier des techniques d'enregistrement modernes. Comme une étoile filante dans le monde du rock, il l'a pourtant marqué durement

de son empreinte. Comme le disait Peter Townshend, guitariste des Who : « S'il ne reste qu'un nom dans toute l'histoire du rock'n'roll dans cent ans, ne cherchez pas, ce sera forcément Jimi Hendrix ».

Voici rapidement brossé le tableau de deux génies, deux amoureux de la musique, motivés par la même envie de maîtriser leur art jusqu'à la perfection. Deux musiciens qui ont permis chacun à leur façon de faire évoluer la musique et d'influencer bons nombres d'artistes. Bien entendu (et heureusement), ils ne sont pas les seuls dans ce cas. Comme je le disais, chaque époque regorge de ces talents bruts et j'aurais pu tout aussi bien parler pour le classique de Bach, Mozart, Beethoven, Chopin ou Paganini et d'Elvis Presley, des Stones, de Led Zeppelin, des Beatles, de Queen pour le rock. Tant de grands noms pour une seule cause : la musique.

PIERRE-EDOUARD



LA REPRODUCTION DU SON, OU COMMENT COMPACT DISC ET SUCCÈS DU ROCK NUISENT À LA MUSIQUE CLASSIQUE.

L'arrivée du Compact Disc sur le commerce en 1982 a été une vraie révolution en ce qui concerne la consommation de musique : support compact, considéré comme inaltérable, fidélité accrue. Le CD semblait être la solution miracle à tous les problèmes du vénérable disque vinyle. Or, il n'en est rien. Non seulement le CD n'est pas parfait, mais en plus il a modifié de façon durable la façon dont la musique est produite.

Petit retour en arrière : en 1978, Philips et Sony se sont partagés l'invention du disque compact numérique, Sony étant chargé de la partie logicielle. Si le support physique est relativement

robuste, il a fallu faire des concessions sur la partie logicielle. En effet le format « 16 bits/44.1kHz » était le meilleur format produisible à grande échelle à l'époque.

La référence souvent utilisée dans ce domaine est le théorème de Shannon. Mathématiquement, pour reconstruire un signal à partir de sa série de Fourier il faut procéder à un échantillonnage à une fréquence au moins deux fois supérieure à celle de la plus haute fréquence du signal. L'oreille humaine entendant grosso modo jusqu'à 20kHz on a pris la valeur de 44,1kHz pour le CD (qui est logiquement un peu plus de deux

fois supérieure). Il s'avère dans les faits que cette valeur est suffisante pour la plupart des utilisations et permet de jouir d'une qualité plus qu'acceptable.

Quid de la musique classique me direz-vous ? Le problème vient cette fois-ci non pas de la fréquence d'échantillonnage mais de l'échelle de valeurs utilisée pour échantillonner le signal. C'est ce qui est désigné par la valeur « 16 bits ». La subtilité de ce codage sur 16 bits est que les 216-1 niveaux ne sont pas uniformément répartis : ils sont plus resserrés aux niveaux d'écoute les plus courants et plus espacés aux extrémités fortes et faibles. Concrètement, les sons d'un volume moyen seront très bien retranscrits tandis que les sons forts et faibles le seront un peu moins bien.

On se doute alors que les effets sur la musique rock ne seront dans un premier temps que très légers : guitares, percussions et voix jouent à un volume similaire. En revanche, l'échelle de volume dans un orchestre de musique classique est beaucoup plus étendue. On peut aller de la fin d'une note de violon à une montée en puissance tonitruante de tout l'orchestre (c'est là la grande richesse de la musique classique !). Ainsi les sons joués très faibles n'auront que quelques bits pour être codés et seront pour ainsi dire « perdus » à l'enregistrement... Il s'ensuit que les fins de notes assez faibles seront tronquées avant la fin réelle. Ce phénomène se passe à un volume où l'oreille humaine peut encore le percevoir. L'auditeur averti ressentira alors un manque de chaleur, une musique un peu creuse et froide.

C'est pourquoi les grands amateurs de musique classiques et les mélomanes privilégient d'autres supports d'écoute de type vinyle ou des supports numériques beaucoup plus performants (Super Audio CD par exemple). Encore une fois il faut garder à l'esprit que ce ne sont que de minuscules différences et le CD reste un support très intéressant pour écouter de la musique en bonne qualité pour un bon prix.

Cependant la musique Rock a été victime d'un autre écueil dû à toutes les méthodes d'échelonnage numériques. Mais il s'agit cette fois d'un phénomène plus flagrant, apparu sur le long terme. La méthode d'échelonnage numérique actuelle fait que naturellement le son le plus fort est associé à la valeur « 100% » et le silence au « 0% ».

Malheureusement l'industrie de la musique est dirigée en grande partie par le besoin de profit. Dans cette logique la plupart des gros labels cherchent de la musique qui sonne bien, qui « impressionne » à la première écoute. Dans cette optique, la tendance est d'avoir une musique qui, pour un même support et même matériel, sort plus fort des enceintes. Autrement dit : la musique tendance est celle qui envoie plus fort que sa voisine.

La solution trouvée par les producteurs ? Mettre tous les instruments sur un même niveau. Le rock a naturellement moins d'écart entre le son le plus fort et le son le plus faible que la musique classique (on dit qu'il y a peu de dynamique). Mais là il s'agit d'accentuer artificiellement le phénomène en studio. En mettant tous les sons au même niveau, on aura alors des valeurs continuellement proche du 100%. D'où cette tendance à la réduction de « dynamique ». On oublie les subtilités pour tout jouer fort : c'est plus vendeur.

Tout comme la musique classique a été victime du rock au niveau du choix de l'échelonnage, il se trouve que le rock lui-même devient victime de la musique commerciale. On a tendance à trouver fade un enregistrement plus travaillé (plus en nuances) car celui-ci donne une impression de volume moins important. De même le volume perçu avec de la musique classique est encore moindre. Cette tendance n'est pas seulement liée au mode de stockage mais aussi à la façon dont on consomme la musique aujourd'hui, mais je ne me risquerai pas à une étude sociale sur la musique, c'est beaucoup trop dangereux et pas assez pipo... Si vous voulez vous rendre compte de ces différences de « volume perçu », écoutez tout simplement un vieux titre de rock à la suite d'un titre beaucoup plus récent. Ecouter une version originale de Dark Side of the Moon comparée à un remastering récent semble également fonctionner très bien (merci T.L. !). D'ailleurs, n'hésitez pas à aller emprunter un ou deux CD au BdA pour voir à quoi ressemble un bon vieux enregistrement de Rock, la CD-thèque est là pour ça !

Alors, à vos casques, et bonnes écoutes !

CHARLES PHILIPPE

LA MUSIQUE CLASSIQUE ET L'ARGENT

La musique classique est parfois opposée aux autres genres, qualifiés de « populaires ». Trop souvent, elle est placée dans une tour d'ivoire où elle semble inaccessible au commun des mortels. Les snobs s'en satisfont, dans la mesure où leur ego est satisfait de la singularité qui consiste alors à écouter du classique. Dans le cheptel d'idées reçues sur cette musique, on s'imagine de manière récurrente qu'elle serait le fruit de personnes hors des considérations bassement matérielles. Autrement dit, que les compositeurs classiques vivaient de pain et d'eau fraîche, travaillant seulement par amour de l'art. Qu'ils travaillaient souvent dans la misère, et comme Mozart finissaient dans la fosse commune.



Cette vision des choses a plusieurs origines, contradictoires, mais qui se mélangent pourtant sournoisement dans l'esprit de bien des personnes. Chronologiquement, la première est sans doute l'image du compositeur comme une sorte de moine. Jean-Sébastien Bach, que l'on peut grossièrement considérer comme étant le père de la musique classique, est l'archétype de cette représentation. Il est l'auteur d'une profusion incroyable de pièces religieuses, dont plus d'une centaine de cantates (pour avoir un ordre de grandeur, l'intégrale de ses œuvres représente 160 CDs, dont environ 100 de musique religieuse). Mais déjà ici, il faut comprendre que cette profusion n'est qu'une manifestation par Bach de l'adoration de Dieu dans sa musique. Bach n'était pas un ermite (il a d'ailleurs eu une vingtaine d'enfants) mais un maître de chapelle : son métier consistait précisément à composer des cantates et d'autres pièces religieuses. Sans vouloir dénier son génie ou sa foi, il est incontestable qu'il ne pouvait vivre sans écrire cette musique.

La deuxième représentation commune du compositeur classique provient du romantisme du 19e siècle. On se plaît à imaginer l'artiste vivant dans le plus grand dénuement, avec son art

comme seule raison de vivre. Cette image est par exemple souvent associée à Chopin, qui effectivement n'a pas toujours vécu dans le plus grand luxe. Il ne se produisait que dans des salons mondains, ne supportant pas la foule, et vivait principalement du mécénat. Pour autant cette image ne saurait être associée à l'ensemble des compositeurs, y compris ceux de l'époque romantique. Franz Liszt, compositeur et pianiste proche de Chopin par ailleurs, était par exemple une sorte de star internationale de l'époque, qui voyageait dans toute l'Europe. Il allait même jusqu'à participer à de véritables tournois de virtuosité. Cette célébrité le rendit bien à l'aise financièrement, avant qu'il ne se tourne vers la religion.

On a pu voir comment les compositeurs ne pouvaient se passer d'un support financier. Que celui-ci trouve son origine dans le mécénat ou les commandes d'œuvres, la plupart des compositeurs étaient matériellement dépendant de riches personnalités. On ne peut toutefois terminer ce petit exposé sans mentionner le cas des compositeurs chez qui la relation à l'argent a pris des proportions inquiétantes. Le plus illustre des représentants de cette catégorie est Stravinsky, célèbre au 20e siècle pour *Petrouchka*, *l'Oiseau de feu* et *Le Sacre du Printemps* qu'il composa au début de sa vie. Il faut savoir que Stravinsky, malgré son génie, était obnubilé par l'argent. Cela fut la source d'un grand nombre de critiques, d'autant plus qu'on considère souvent que la qualité de sa production musicale a diminué avec le temps, notamment après son émigration aux Etats-Unis.

On peut donc voir comment les idées reçues sur les compositeurs classiques sont faussées. La description ici faite est incomplète, et il serait intéressant d'aborder en détail le cas des interprètes de classique. La manière dont certains, par exemple le chef d'orchestre Herbert von Karajan, ont été starisés par les producteurs de disques, est en effet stupéfiante. Sur ce point-là, le star-system du classique n'a rien à envier à celui des autres styles musicaux.

MAT

QUELQUES FILMS À L’AFFICHE

Dans l’ombre de Mary - La Promesse de Walt Disney

de John Lee Hancock

Synopsis :

Lorsque les filles de Walt Disney le supplient d’adapter au cinéma leur livre préféré, «Mary Poppins», ce-lui-ci leur fait une promesse... qu’il mettra vingt ans à tenir ! Dans sa quête pour obtenir les droits d’adaptation du roman, Walt Disney va se heurter à l’auteure, Pamela Lyndon Travers.



Critiques :

New York Observer :

Le scénario rédigé par Kelly Marcel et Sue Smith présente 2 univers différents qui se chevauchent mais ne perturbent en aucun cas l’histoire.

Wall Street journal :

Un film séduisant, c’est du Disney dans tous les sens du terme.

Arrête ou je continue

de Sophie Fillières

Synopsis :

Pomme et Pierre. Ils sont ensemble depuis longtemps. Trop longtemps ? Ils sont pris dans cette combine qu’est devenu leur couple, ce discret désastre, pris dans ce numéro qui se joue presque malgré eux.

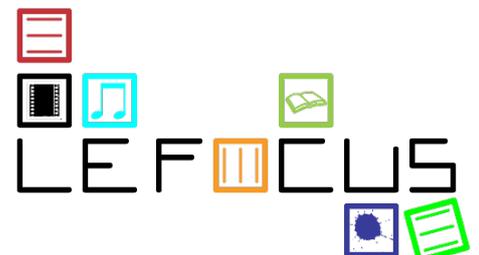
«Arrête ou je continue» l’un comme l’autre pourrait le dire. Ils ont l’habitude de longues marches en forêt. Au cours de l’une d’elle, Pomme refuse de rentrer. Non. Juste non. Qu’il lui file le kway, qu’il lui file le pull, qu’il lui file le sac, elle reste... Elle disparaît.



Critiques :

Elle :

C’est tout le chic de Sophie Fillières de savoir filmer ce qui lie un couple qui ne s’entend pourtant pas, l’agacement et l’affection, sans scène de ménage. Contrairement à ses précédents films, les situations sont aussi normalement incongrues que les dialogues, qui paraissent toujours logiques. Comme ce savoureux : « Vous avez une ou deux fourmis dans le cou, mademoiselle. » Avec un Mathieu Amalric et une Emmanuelle Devos particulièrement subtils et accordés.



Le BOA Présente
supelec

Concert inter-écoles en Coopé

Le Mardi 4 Mars à 20h

ROCK

VS

Classique

Le Jeudi 6 Mars à 20h
Concert des élèves en Fanet

SONO SUPELEC



BNP PARIBAS
La banque d'un monde qui change

